

Lectures

Les comptes rendus

/

2011

Claudia Girola, *Vivre sans abri. De la mémoire des lieux à l'affirmation de soi*

CLÉMENT GÉRÔME



Claudia Girola, *Vivre sans abri. De la mémoire des lieux à l'affirmation de soi*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, coll. « Les conférences-débats, la rue ? Parlons-en ! », 2011, 68 p., ISBN : 9782728804634.

Vous pouvez commander cet ouvrage sur le site de notre partenaire Decitre

Texte intégral

PDF

- 1 Le présent ouvrage est le compte rendu d'une conférence donnée par Claudia Girola, anthropologue et maître de conférences à l'université Paris Diderot, et organisée conjointement par l'association Emmaüs, gestionnaire de structures sociales à destination des sans abri, et Normal' Sup.
- 2 C. Girola y restitue les résultats d'enquêtes de terrain menées auprès des personnes sans abri. Son intervention porte plus particulièrement sur les logiques et les pratiques identitaires des sans abri définies comme « les différentes actions, activités, décisions, pensées, discours, que les personnes sans abri mettent en œuvre pour faire face à leur condition de vie difficiles et incertaines ».
- 3 Le bref ouvrage se divise en deux grandes parties. Dans un premier temps C. Girola présente sa posture épistémologique et la perspective théorique qu'elle adopte pour l'étude de son objet. La seconde partie de l'ouvrage porte sur le travail identitaire des

sans abri : de quel travail s'agit-il ? Comment prend-t-il forme ? Sur quelles pratiques s'appuie-t-il ? Quel regard social porté sur les sans abri le détermine ?

- 4 Le premier souci de l'auteure est de mettre à l'écart une conception essentialiste qui étudierait les sans abri comme un groupe social constitué, dont les membres partageraient des caractéristiques communes et un mode de vie exclusif, constituant ces derniers en une figure lointaine, exotique, différenciée, et en marge du reste de la société. Contre ce point de vue culturaliste, dont on notera au passage qu'il bénéficie d'un succès certain auprès du grand public et assure renommée médiatique et distinctions académiques aux pseudos chercheurs et journalistes qui l'utilisent¹, l'auteure entend opérer un renversement théorique en considérant les sans abri comme les produits, à maints égards, de la société. Leurs conditions de vie, leur travail identitaire, ne peuvent se comprendre que comme le produit de l'enclassement de relations interindividuelles, macro sociales et historiques.
- 5 Prendre à rebrousse poil cette dépossession des sans abri de leur histoire pour partir de leur « enracinement [...] dans le social » implique d'adopter une démarche compréhensive, dont l'objectif est la compréhension du sens qu'ils donnent à leurs actions et à leurs expériences. Là encore, C. Girola souhaite se démarquer des études sociologiques sur les sans abri (et plus généralement la pauvreté) qui prennent comme caractéristiques premières des personnes étudiées leurs manques et leurs carences au regard de normes sociales préétablies². Ces études impactent les représentations des acteurs institutionnels et associatifs du champ des politiques sociales qui les réemploient en dehors du contexte scientifique de leur élaboration, et participent à l'avènement de catégories pseudo scientifiques comme celle d'exclusion. Elles contribuent à « produire l'image univoque d'un être en situation d'exclusion définitive ou de désaffiliation terminale » et postulent l'évidence d'un lien entre précarité des conditions matérielles d'existence et « précarité des appartenances sociales, [...] précarité identitaire de la personne ». Les sans abris deviennent des « être sans lieux et sans histoire », « sans ancrage ni dans le passé ni dans un avenir probable », bref hors du temps.
- 6 Le travail de terrain mené par l'auteure montre que, malgré leurs conditions d'existence matérielles et symboliques extrêmes, les sans abri mobilisent une énergie conséquente pour construire et affirmer leur identité. Cette construction implique la maîtrise des dimensions spatiales et temporelles dont le sens commun les prive habituellement. La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à l'analyse de ce travail identitaire dont la première caractéristique est d'être contingentée au regard social posé sur les sans abri, regard qui va influencer la manière dont ils vont construire leur identité et agir.
- 7 Ce regard social est abordé à travers l'analyse de deux pratiques : les « mutilations biographiques » exercées par les institutions du champ de l'action sociale, et les expulsions territoriales regroupant des pratiques diverses dont l'objectif commun est le refoulement spatial et la mise en circulation des sans abri.
- 8 Le récit autobiographique est devenu une « condition obligatoire de l'accès à de nombreuses politiques sociales » (RSA, suppression des dettes de loyer, accès au logement adapté, aux centres d'hébergement...). L'obligation de se raconter, d'exposer à un étranger son parcours et sa vie est d'autant plus perverse qu'elle est justifiée par l'impératif de connaissance des futurs bénéficiaires. A l'écoute de ces récits biographiques, les intervenants sociaux sélectionnent des éléments, en excluent d'autres et produisent ainsi des histoires de vie désincarnées, « déshistoricisées », mutilées. L'origine sociale des personnes sans abri est systématiquement occultée alors qu'elle constitue le facteur explicatif central dans la compréhension de leur patrimoine identitaire. Les études sociodémographiques montrent pourtant que les personnes sans

abri sont en très grande majorité issues de la classe ouvrière, leur situation actuelle n'étant que la forme extrême d'une condition sociale et économique antérieure de dominés. Pourtant, l'oubli volontaire de cette origine ouvrière dépouille et ampute l'individu d'une partie de son identité qui est parfois la dernière chose qui lui reste. Cette négation de l'origine ouvrière des sans abri rejoint l'effacement symbolique plus général de la classe ouvrière dans la société française, sous l'effet notamment des transformations politiques (effondrement du parti communiste et du syndicalisme qui lui était associé), des mutations du capitalisme moderne (précarisation de la condition salariale) et des discours médiatiques.

- 9 Autre forme de négation identitaire, les pratiques d'extra territorialisation regroupent les arrêtés anti mendicité pris dans la cadre des politiques municipales, le mobilier urbain coercitif, les mobilisations et manifestations de riverains contre l'installation d'un centre d'hébergement, les expulsions de squat... Pour partie d'entre elles, ces pratiques posent la question du découpage de la responsabilité de la prise en charge des sans abri entre l'Etat et les communes, ces dernières déployant parfois un arsenal réglementaire visant à éloigner les personnes sans abri qui ne peuvent pas répondre aux critères exigés (preuve d'un temps de résidence dans la commune de plus de deux ans, lieu de travail...). Les sans abri sont renvoyés à la condition d'« hommes ni d'ici ni d'ailleurs », dont le seul lieu d'accueil possible serait un hébergement asilaire et anonyme, « vide d'appartenance local et surtout dépolitisé, ou soumis à la logique de la pitié ».
- 10 Face à ces mutilations identitaires les sans abri mettent en place des mécanismes de résistance afin de maintenir margé tout une identité et un rapport à soi positif. Pourtant, les premières histoires recueillies par l'auteure sont celles stéréotypées du « glissement inexorable vers la « chute » », glissement qui est le produit de ruptures diverses (perte de l'emploi, divorce, mort de parents, prison...). Face à ces biographies initiales déshistoricisées et réduites à leur aspects négatifs, l'auteure a voulu resocialiser ces expériences, les « réinscrire [...] dans leur cadre social » en explorant « les différents sens qu'elles [les personnes sans abri] attribuent à l'espace et au temps et la manière dont elles s'y orientent quotidiennement ».
- 11 Ainsi, le quotidien des sans abri est occupé par une multiplicité d'activités nécessaires à la survie, au sein d'espaces institutionnels et plus informels (lieux de mendicité, espaces d'assistance, d'aide sociale, squats...). Malgré la précarité d'une vie « où les certitudes sont rares », prévoir et planifier sa journée constitue une « routine vitale » sur laquelle il faut avoir la maîtrise. Le système d'assistance sociale impose cette « dynamique désarticulée », cette vie quotidienne fragmentée par une mise en mouvement continue entre les lieux d'assistance pour se nourrir, être hébergé, se laver, être hébergé... Ainsi il ne faut pas voir la vie des sans abri comme dénuée de repères spatio-temporels, mais pointer au contraire combien ces derniers s'adaptent à un système de contraintes en déployant une énergie considérable. La survie tant physique (« c'est l'entretien du corps et la maîtrise du présent qui permettent le maintien de soi ») que morale est rendue possible par les connaissances et les savoirs faire acquis en situation de vie extrême.
- 12 L'organisation du présent va également permettre le rapport au passé. Les sans abri combinent et imbriquent des fragments de leur passé avec leurs conditions d'existence extrêmes : « la réintroduction de fragments du passé dans le récit du présent peut ainsi permettre de valoriser le statut du sans abris comme figure du pauvre sans attache ». Le passé est travaillé, découpé, il resurgit à travers une multiplicité d'histoires et diffère selon la situation présente. Pour l'auteure, ces « temporalités multiples » de la mémoire permettent de la relier aux événements du passé en suspendant la réflexion sur les causes et les conséquences des événements douloureux qui ont conduit à la rue et qui

empêcheraient de vivre le présent.

13 La dimension temporelle de l'identité doit s'analyser dans le rapport qu'elle entretient avec la dimension spatiale. La référence et la valorisation de l'appartenance à un espace, à un territoire (que ce soit celui de la nation ou celui du quartier) permet aux sans abri de s'inscrire dans le monde social et de resituer leur histoire autrement qu'en termes purement négatifs. Les sans abri connaissent la ville, son histoire, les changements provoqués par les projets urbains passés, ceux induits par les projets à venir... Ils y inscrivent leurs histoires personnelles et familiales en s'appuyant une véritable « topographie de la mémoire ».

14 L'ouvrage se termine par la restitution du débat entre C. Girola et l'auditoire de la conférence. Aux questions posées par les acteurs du monde associatif sur un éventuel « lieu idéal » pour les sans abri, l'anthropologue répond en mettant en avant la non reconnaissance de leur droit au logement par les institutions d'aide sociale. L'« accompagnement social » serait un préalable indispensable pour que les sans abri retrouvent les compétences et les capacités nécessaires à habiter un logement. Les « parcours d'insertion » entre les différentes formes d'hébergement imposés aux sans abri ne tiennent pas compte de leurs expériences, leur savoirs et leur réflexivité. Les personnes dépourvues de logement qui subissent des conditions de vie extrêmes investissent, habitent leurs espaces de vie (squat, tentes, bout de trottoir) et s'y organisent pour vivre. L'énergie qu'elles déploient prend la forme d'un « combat » épuisant au terme duquel la mort les attend le plus souvent et non cette « réinsertion » par laquelle les intervenants du champ de la lutte contre l'exclusion justifient leur action.

Notes

1 Sans rentrer davantage dans les détails nous prendrons pour preuve le succès commercial de l'ouvrage P.Declerck *Les Naufragés*, dont la rengaine est de présenter les sans abri, ici clochards, comme une figure de l'altérité absolue ne partageant plus rien avec le monde social dans lequel ils s'inscrivent pourtant. Les métaphores animalières y sont légion pour caractériser la figure de ce « grand exclu » relié à rien et plongé dans une « folle ataraxie ». Vision abondamment reprise par les travailleurs sociaux et autres acteurs du champ des politiques sociales qui mettent en avant l'exclu, toujours lointain, éludant ainsi à moindre frais les rapports de domination et les contraintes au sein desquelles il continue d'agir malgré tout.

2 Le pauvre, réduit à sa dimension négative de devient un « désocialisé » (Declerck), un « disqualifié » (Paugam), un « désaffilié » (Castel). Contre ces conceptions, d'autres auteurs entendent partir de ce que les sans abris ou autres membres des classes populaires sont et font. Voir par exemples les ouvrages de P.Bruneteaux, D.Terrolle ou C.Frétigné.

Pour citer cet article

Référence électronique

Clément Gérôme, « Claudia Girola, *Vivre sans abri. De la mémoire des lieux à l'affirmation de soi* », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, 2011, mis en ligne le 24 juillet 2011, consulté le 14 février 2017. URL : <http://lectures.revues.org/6079>

Rédacteur

Clément Gérôme

Doctorant en sociologie, CIRTEFT-REV, Université Paris Est-Créteil

Articles du même rédacteur

« **Le conseil de l'État (2)** », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 194 [Texte intégral]

Fabrice Colomb, *Les politiques de l'emploi (1960-2000). Sociologie d'une catégorie de politique publique* [Texte intégral]

Patrick Champagne, Olivier Christin, *Pierre Bourdieu : une initiation* [Texte intégral]
Tous les textes

Droits d'auteur

© Lectures - Toute reproduction interdite sans autorisation explicite de la rédaction / Any replication is submitted to the authorization of the editors